

La démocratie est-elle le pouvoir de la cité ou du souverain ?

Il faut que l'individu transfère à la société toute la puissance qui lui appartient, de façon qu'elle soit seule à avoir sur toutes choses un droit souverain de Nature, c'est-à-dire une souveraineté de commandement à laquelle chacun sera tenu d'obéir, soit librement, soit par crainte du dernier supplice. Le droit d'une société de cette sorte est appelé Démocratie et la Démocratie se définit ainsi : l'union des hommes en un tout qui a un droit souverain collectif sur tout ce qui est en son pouvoir. De là cette conséquence que le souverain n'est tenu par aucune loi et que tous lui doivent obéissance pour tout ; car tous ont dû, par un pacte tacite ou exprès, lui transférer toute la puissance qu'ils avaient de se maintenir, c'est-à-dire tout leur droit naturel. Si, en effet, ils avaient voulu conserver pour eux-mêmes quelque chose de ce droit, ils devaient en même temps se mettre en mesure de le défendre avec sûreté ; comme ils ne l'ont pas fait, et ne pouvaient le faire, sans qu'il y eût division et par suite destruction du commandement, par là même ils se sont soumis à la volonté, quelle qu'elle fût, du pouvoir souverain. Nous y étant ainsi soumis, tant parce que la nécessité (comme nous l'avons montré) nous y contraignait que par la persuasion de la Raison elle-même, à moins que nous ne voulions être des ennemis du Pouvoir établi et agir contre la Raison qui nous persuade de maintenir cet établissement de toutes nos forces, nous sommes tenus d'exécuter absolument tout ce qu'enjoint le souverain, alors même que ses commandements seraient les plus absurdes du monde ; la Raison nous ordonne de le faire, parce que c'est choisir de deux maux le moindre.

Spinoza, §8, chapitre 16.

LE CORYPHÉE. — Tu lui as donné tes instructions : qu'il parte avec elles. Mais moi, que dois-je faire ? où, selon toi, serai-je en sûreté ?

LE ROI. — Laisse là tes rameaux, symboles de ta peine.

LE CORYPHÉE. — Voilà : je les laisse à la garde de ton bras et de ta parole.

LE ROI. — Passe ici maintenant, dans la partie plane du sanctuaire.

LE CORYPHÉE. — Quelle protection m'offre le sanctuaire là où il s'ouvre à tous ?

LE ROI. — N'aie crainte : je n'entends point te livrer aux oiseaux de proie.

LE CORYPHÉE. — Oui, mais à des monstres plus cruels que le plus cruel serpent ?

LE ROI. — A qui te dit : « Confiance ! » réponds par des mots confiants.

LE CORYPHÉE. — Ne t'étonne pas si mon cœur effrayé se montre impatient.

LE ROI. — Jamais roi n'a connu la peur.

LE CORYPHÉE. — À toi donc de me reconforter par des actes autant que par des mots.

LE ROI. — Va, ton père ne te laissera pas longtemps seule. Moi, je vais convoquer les gens de ce pays, pour disposer en ta faveur l'opinion populaire ; puis à ton père j'enseignerai le langage qu'il doit tenir. Demeure donc ici et que tes prières demandent aux dieux de la cité ce que tu souhaites d'obtenir, cependant que j'irai ordonner tout cela. Que la Persuasion m'accompagne et la Chance efficace !

Les Suppliantes, p.69